

... les chiens aboient  
la caravane passe...  
(PROVERBE ORIENTAL)

Les livres  
N° 306  
1913  
N° 2-5. 31 janvier 1913  
(N° 13,452 de la première édition  
reconnue)

# les Réfractaires

**Pour faire réfléchir.** *Notre seul espoir est donc dans l'évolution. Nous devons remplacer l'Homme par le Surhomme. C'est effroyable pour le citoyen, tandis que les années passent, de voir ses propres contemporains reproduits par les plus jeunes générations avec tant d'exactitude que ses compagnons d'il y a trente ans ont leurs duplicatas dans la foule de chaque ville, au point qu'il doit sans cesse se retenir de saluer comme un vieil ami quelque jeune homme pour qui il n'est qu'un parfait étranger. En les voyant, tout espoir d'avancer meurt en son sein. Il sait qu'ils feront exactement ce que firent leurs pères et que les quelques voix qui les exhorteront encore, comme elles les ont exhorté dans le passé, à faire quelque chose d'autre et à être quelque chose de mieux, feraient aussi bien d'économiser leur souffle pour refroidir leur potage s'ils peuvent s'en procurer.*

*Des hommes comme Ruskin et Carlyle prêcheront à Dupont et à Durand, rien que pour l'amour de prêcher, tout comme saint François prêchait aux oiseaux et saint Antoine aux poissons. Durand et Dupont font comme les oiseaux, ils restent tels qu'ils sont. Et les poètes qui projettent des utopies et prouvent que, pour leur réalisation, rien n'est nécessaire, sinon que l'Homme les veuille, s'aperçoivent enfin, comme Richard Wagner, que le fait d'envisager, c'est que l'Homme ne les veut pas effectivement. Et tant qu'il ne sera pas devenu Surhomme, il ne les voudra pas..... Le seul socialisme fondamental et possible est la socialisation de la génération sélective de l'Homme ou, en d'autres termes, de l'évolution humaine. Nous devons éliminer la Brute ou son vote ruïnera la communauté.*

G. Bernard SHAW.

**les Réfractaires** (ex-l'Ere nouvelle, recueil d'idées, de faits, de commentaires), revue-journal paraissant deux fois par mois.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :  
à E. ARMAND, 24, rue Bannier - ORLÉANS

Prix de l'abonnement : pour dix fascicules, 1 fr. 75  
(U. P. U., 2 fr. 20)  
Un fascicule, 0 fr. 15 (Extérieur, 0 fr. 20)

## SOMMAIRE du 2<sup>me</sup> fascicule :

La folie du meurtre (E. Armand) 8. — Les deux grandes antithèses (Gino Aglietti) 9 — Ce qu'est l'Individualisme (J. Hiam Lévy) 11 — En butinant... (Le Guépin) 11. — Qu'importent les luttes personnelles ! (Anselmo Lorenzo) 11. — Les bûchers (Albert Samain) 12. — Le second avènement (Benjamin de Casseres) 12. — Credo de Soldat (Ernest Crosby) 13. — L'Égoïsme (Le Rétif) 13. — Parce que je te considère comme mien (E. Armand) 13. — Les réactions des êtres (J. J. Thomasset) 14. — En passant (Georgina B. Paget) 14. — Avec Rodin (Frank Harris) 14. — Le Poète (Louis Dalgara) 15. — Opinions & Documents : L'inutile production ; une communauté moniste, 15. — Correspondance (Dr A. Robertson-Proschowsky) 16. — Les Livres (E. A.) 16.

**ENCART.** Entre Nous (E. A.). — Avis et Communications diverses.

Toute vraie philosophie est le récit d'une aventure personnelle.

Frédéric Nietzsche

## La folie du meurtre.

LES livres d'histoire qu'on met aux mains des enfants racontent que dans l'antiquité et au moyen âge, on tenait très peu compte de la vie humaine. Je n'en disconviens pas ; j'ajoute qu'on n'en fait pas plus de cas aujourd'hui. Des gouvernements toujours disposés à jeter les masses humaines dont ils disposent contre les masses non moins humaines dont leurs voisins ont la disposition, — des gouvernants au plus chétif des gouvernés, tout le monde s'arroge le droit de tuer, qui n'est pas la même chose que le "droit de défense," n'en déplaît aux confusionnistes. Ottomans et gens des pays balkans sont brouillés : que deux cent mille hommes s'entrégorgent pour que se règle le désaccord. Madame Dupont a pour amant un certain M. Durand, ce qui déplaît fort à sa dame : qu'on abatte Madame Dupont. Un fainéant vicieux de quinze ans convoite-t-il les vingt-cinq francs que sa grand'mère tient cachés dans quelque tiroir ? je ne donne pas grand'chose de la peau de la malheureuse si elle fait mine de résister. Un dégénéré à la dernière période viole et étouffe une inoffensive fillette à peine à son printemps : l'ablation du chef est là, prête à le régénérer.

La pierre angulaire de nos sociétés de démocratie à outrance, c'est la guillotine ; l'arbitre suprême des contestations individuelles, c'est le browning !

Voilà où l'on en est après Socrate, Pythagore, Épictète, Montaigne, Pascal, Spinoza, Nietzsche, Tolstoy et tant d'autres. Avouons que le niveau moral n'a guère évolué depuis l'époque où le préhistorique velu, vêtu ou non de peaux de bêtes

parcourait, massue au poing, les forêts de la Gaule ou d'ailleurs. Entre ce primitif et l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, des événements ont surgi qu'on aurait pu croire aptes à influencer les mentalités. Des morales, des religions et des philosophies à en revendre sont nées, ont grandi et prospéré qui prêchèrent et préconisèrent autre chose que le règlement des différends collectifs ou particuliers à coups de hache, de lance, d'arquebuse, de canon Krupp ou de revolver. Hommes et théories d'élite n'ont eu qu'un effet superficiel: le dernier des voyous et le premier des hommes d'état ont recours au même argument ultime pour s'approprier les choses qu'ils désirent avec avidité et qu'on refuse de leur abandonner: la trique ou le poing, avec ou sans arme au bout.

Sans doute, la « société » n'a rien à reprocher à ceux qui la paient de la monnaie dont elle se sert. Cependant, parce que le recours à la violence, au « droit de tuer » est la suprême ressource du gouvernant, du bourgeois et du vaurien — une trinité bien plus faite pour s'entendre qu'on se l'imagine ordinairement, — il ne s'en suit pas qu'il appartienne à ceux qui se placent moralement hors de la multitude de singer ces êtres qu'ils considèrent comme évoluant sur un plan autre. Imiter ceux auxquels volontairement on ne se mêle pas n'est guère faire acte de séparation du troupeau.

Le monde est dominé par deux grandes obsessions: l'obsession de l'artificiel et l'obsession de la violence et, le plus souvent, c'est le désir d'accroître l'artificiel dans la vie qui amène le recours à la violence.

[Et l'artificiel c'est la manie de s'accaparer toutes espèces d'objets point essentiels au développement du moi ou que l'individu n'est capable ni de produire par lui-même ni d'obtenir par l'échange de sa production.]

Ne point réagir contre ces obsessions, c'est, on l'avouera, faire piètre figure de « réfractaire ». Je dirai davantage: se laisser entraîner par ces obsessions en chérissant le courant qui vous emporte, voilà l'esprit bourgeois par excellence!

\*\*\*

L'anarchiste individualiste ne réclame pas plus le « droit de tuer » que celui de s'approprier ce qu'autrui a acquis à la sueur de son effort strictement personnel. Il poursuit l'abolition de l'Etat, tuteur moral, dispensateur intellectuel, gérant ou surveillant économique. Il réclame le droit d'être son maître, non celui de paralyser l'essor d'autrui. Il veut vivre, non pas tuer. Ce n'est point la question du ventre qui l'hypnotise, bien qu'il n'en fasse pas fi. Ce qui le préoccupe d'abord, c'est de vivre *en liberté* sans avoir à redouter d'investigation ou de contrôle dans aucun domaine. A charge de réciprocité. Il n'a rien de l'esprit qui anime communistes, socialistes aussi bien que capitaines d'industrie, toujours prêts, chacun en sa sphère, à sacrifier l'autonomie individuelle sur l'autel du fait économique.

Quiconque méprise pour de vrai les procédés

coercitifs qu'emploient les gouvernants et qu'acceptent les gouvernés pour « se faire justice » ne saurait suivre leurs traces sans déchoir à ses yeux. Cela clôt le débat.

E. Armand

## Les deux grandes antithèses.

IL Y A une vérité qui n'est pas uniformément admise et une réalité

incontestable qui réduit cette vérité à ses limites humaines.

Deux choses qui s'agglutinent l'une à l'autre: deux antithèses.

La première, l'effort conscient de l'humanité pour se rendre meilleure que les forces universelles inconscientes; la seconde: l'effort surconscient de quelques individus contre la force moins évoluée du reste de l'humanité.

La première est une revendication par notre humanité de ce sens du perfectionnement qui la pousse vers le mieux en incessant mouvement ascensionnel — mouvement qu'un grand nombre veulent affirmer universel et attribuent à la matière tout entière; la seconde est la manifestation des défauts de cet effort, qui se laisse surpasser par celui des individus isolés, mais qui entrave leur ascension et souvent même l'annihile.

A un certain moment, le déterminisme, pour défendre sa thèse, raisonnait ainsi: « Tout est ordre dans l'univers, tout est harmonie, tout obéit à des lois déterminées: du plus grand amas de planètes à l'infime zoophyte que, seul, le microscope peut déceler; pourquoi faudrait-il faire une exception pour l'humanité? N'est-il pas logique d'admettre que notre humanité, elle aussi, obéit inconsciemment aux mêmes lois; qu'elle est déterminée par ces lois à agir dans le sens où elle agit? »

Dans le camp philosophique, ce raisonnement fut généralement accepté tandis que, dans le camp social, on admit un autre raisonnement, pierre fondamentale des théories collectivistes. Ce second raisonnement fut le suivant: « Les études biologiques nous montrent comment, dans les divers tissus, se comportent les cellules simples. Aucune d'elles ne manifeste de velleité individuelle; chacune d'elles, agglutinée à toutes les autres, accomplit sa fonction de particule infinitésimale de ce tissu. Les divers tissus se réunissant à leur tour constituent cet ensemble dénommé organisme. »

S'il en est ainsi — a-t-on dit — dans les choses fondamentales de la vie, pourquoi en serait-il autrement pour la vie sociale? Et, sur cette hypothèse, s'édifia cette théorie qui voudrait, tout en extirpant la faim et quelques autres calamités du sein du genre humain, en quelque sorte militariser l'humanité en réduisant les individus au rôle de simples cellules de l'organisme collectif, de particules bien ordonnées, atrophiées par l'Etat régulateur!

\*\*\*

Eh bien! ces deux raisonnements sont faux.

Lentement, presque imperceptiblement, la théorie de l'ordre universel — en compagnie de l'inévitable harmonie idem — tombe en ruines. Dans l'univers, il n'y a pas d'ordre préétabli; tout est mouvement aveugle, tourbillon, mort et renaissance incessante; point d'équilibre; des mondes éteints qui se rallument au choc d'autres astres éteints; forces d'attraction qui poussent des astres enflammés vers d'autres agglomérations incandescentes; forces de répulsion qui lancent à toute vitesse dans l'immensité des planètes réduites en mille fragments; équilibre instable entre l'attraction et la répulsion favorisant la victoire tantôt de l'une tantôt de l'autre de ces forces; chaos éternel, indéchiffrable.

L'humanité — tout en étant influencée par les

forces naturelles, souvent même déterminée par elles — contient en soi un germe de rébellion. Le ferment terrestre qui s'appelle vie a maintes fois adopté des attitudes opposées à l'action des forces aveugles et cela depuis qu'un centre nerveux se développant chez les humains leur donna la conscience.

Nous voyons souvent l'humanité en lutte avec des forces qui cependant devraient la guider. Le déterminisme — qui mérite pourtant tous égards pour le grand nombre de vérités indiscutables qu'il contient — a omis [ pour en revenir au raisonnement cité plus haut ] de tenir compte que l'humanité peut penser, tandis que les forces qui animent la matière ne possèdent pas cette faculté.

Quant au second raisonnement — celui de la théorie cellulaire appliquée à l'humanité — on peut objecter que l'ensemble des organismes humains [ organismes pensants ] peut très bien se comporter autrement que les agglomérations cellulaires par la simple raison que l'organisme représente, dans l'échelle des êtres, un stade plus élevé que la minuscule cellule.

\*\*\*

Nous pouvons donc affirmer que les meilleurs d'entre nos sentiments sont inhérents à notre humanité, laquelle a dû les distiller, et à grand peine, le long de tant de siècles d'efforts, de souffrances, de lutttes.

Le sens du perfectionnement qui est en nous, — déterminé par notre aspiration vers un genre de vie qui nous satisfasse toujours davantage — constitue une rébellion contre les forces brutales de la nature, rébellion devenue possible à la suite du développement de notre principal centre nerveux, le cerveau.

Mais la cause qui avait rendue possible l'émancipation — relative, s'entend — du conscient sur les forces inconscientes devait créer une seconde antithèse: Le surconscient opposé au conscient. L'exception contre la règle. L'individu contre la masse.

L'humanité accomplit lentement ses progrès; s'en apercevant, l'individu galope; il tente de se libérer des tutelles religieuses, politiques, sociales, qui se dressent sur sa route. L'utopiste devance son temps; l'humanité ne peut pas plus le suivre que le comprendre. Elle le tourne en dérision, elle entrave sa marche, elle le tue parfois.

L'humanité se venge parfois de ne pouvoir courir en écrasant de son poids ceux qui marchent plus rapidement qu'elle.

C'est un crime. Un crime qui n'est point inférieur à celui des forces naturelles qui souvent secouent notre croûte terrestre en entassant les victimes. Il ne lui est pas dissemblable; c'est le même crime « humanisé ». Mais c'est un crime fatal, éternel. Les deux antithèses en question existeront toujours; toujours existera la lutte entre les forces conscientes et les forces inconscientes, entre les surconscients et les simplement conscients; entre les masses myopes et les grands presbytes de la pensée; entre la possibilité terre à terre et l'utopie immense!

Ne nous en attristons pas trop: les pionniers, à leur tour, se vengent des masses lorsque celles-ci s'engagent sur le chemin qu'ils ont tracé. Les pionniers triomphent dans le temps.

Gino Aglietti

## Ce qu'est l'individualisme. . . .

ou Isolement. En réalité Individualisme signifie limitation des droits de chacun par ceux d'autrui. Il pose des bornes à la poursuite du bonheur individuel et implique l'acceptation loyale du lot — quelque modeste qu'il soit — qu'alloue la Liberté. S'il pousse chacun de nous à veiller au maintien de ses droits en particulier, c'est surtout en vue d'empêcher la transgression des droits en général. Dans ses propres limites, l'Egoïsme est aussi légitime que l'Altruisme. « Tu aimeras — a-t-on dit — ton prochain

NE VOUS LAISSEZ PAS abuser par la croyance qu'Individualisme signifie Egoïsme

comme toi-même ». Les Individualistes, il est vrai, se préoccupent davantage d'équité que de générosité; cependant, c'est uniquement dans l'atmosphère morale qu'ils voudraient créer que la bienveillance et l'esprit public atteindraient leur maximum de développement. L'Amour n'atteindra jamais à sa pleine croissance dans la maison de force de l'Obligation.

J. Hiam Lévy

## En butinant . . .

LES JOURNAUX nous disent que M. Dranem chanteur comique gagne dans les cent vingt à cent trente mille francs, qu'il possède quatre villas aux environs de Paris; bref, qu'il „ marche ” sur un capital de quatre à cinq millions. Je ne connais point M. Dranem. Je n'ai aucun motif de lui en vouloir. Je ne lui fais point grief d'avoir découvert une veine et d'en continuer l'exploitation. Il ne connaît pas les scrupules que peuvent nourrir certains d'entre nous concernant la mise en coupe réglée des gogos. On m'a assuré que M. Dranem possédait un excellent cœur et je n'y contredis certes pas. Mais j'avoue que je ne vois pas bien ce que perdrait le monde si le talent de M. Dranem y manquait. M. Dranem ne produit aucune utilité nécessaire à la vie. Il n'enseigne rien. Ce n'est pas un artiste à la recherche de la formule de sa traduction personnelle de la vie. Tout son effort, je crois, consiste à deviner le goût du jour, à le provoquer lorsqu'il est latent, à le suivre quand il s'est manifesté; ce goût du jour étant considéré, bien entendu, dans ce qu'il a de moins élevé. C'est peut-être du génie, mais doit-on s'étonner beaucoup si quelque malchanceux, en présence de la récompense scandaleuse obtenue par cette sorte de génie particulier, serre les poings et s'en va, amer, par les rues, ruminant quelque projet de vengeance. . . .

\*\*\*

L'ANNIVERSAIRE DE VERLAINE, cette année, a été célébré par un banquet, des discours, des lectures, des vers et des horions, — point prévus au programme. La présence de trois princes — de lettres — n'a point empêché les assistants d'échanger, non leurs impressions, mais des réparties trop vives suivies du jet de récipients cristallins. Comme le dit ma concierge, le respect s'en va, décidément, et ceux qui élisent les princes ne manifestent pas plus d'estime pour leurs élus que pour eux-mêmes. Triste, ô combien! Si la démocratisation a progressé au point qu'on ne puisse distinguer un poète d'un crocheteur, m'est avis que les poètes feraient mieux de ne point troquer le séjour des dieux pour le plancher terrestre. Ils s'épargneraient du ridicule.

Le Guépin

## Credo de soldat.

« QUE PENSEZ-VOUS, Capitaine, — lui demandai-je — du rôle que jouent vos soldats ? » Mais le capitaine répondit: « Je ne pense pas, j'obéis. »

« PENSEZ-VOUS qu'il est de votre devoir d'abattre un de vos compatriotes ou de contribuer au triomphe d'un tyran ? » Mais le capitaine répondit: « Je ne pense pas, j'obéis. »

« PENSEZ-VOUS que le sort de votre conscience fût d'être étouffée et celui de votre cerveau de se rouiller ? » Mais le capitaine répondit: JE NE PENSE PAS, J'OBEIS.

« Si c'est là votre credo de soldat, — m'écriai-je alors — vous êtes un être vil et inhumain. Malgré votre panache, vos galons et votre passementerie, je me sens plus homme que vous ;

« Car, quelle que soit ma situation, que je plonge ou que je surnage, je puis dire avec orgueil: JE N'OBEIS PAS, JE PENSE ! »

Ernest Crosby

## Les bûchers.

LES GÉNÉRATIONS passent sous le soleil,  
Sans regarder le ciel trop haut pour leurs paupières,  
Bétail indifférent, végétant aux litières  
Des jours de chair épaisse et d'opaque sommeil.

L'OR SEUL, l'or luit partout, dieu sordide et vermeil  
Et les peuples obscurs, qu'effare la lumière,  
Roulent à l'Océan sans fond de la matière,  
Larves mornes qui n'ont jamais connu l'éveil.

ALORS, pour éclairer la nuit sombre des temps,  
De loin en loin des cœurs, de beaux cœurs palpitants  
Brûlent, torches de foi, d'amour, ou de génie.

ET L'HISTOIRE, stérile amas d'écroulements,  
N'est qu'un désert peuplé de ces grands flamboiements  
Par qui l'humanité s'illumine — infinie.

*Le Chariot d'or.*

Albert Samain

## Le second avènement.

LES Juifs nous don-  
nèrent Jéhovah, un  
vieillard fantastique,  
suant le tonnerre et  
les verges par tous les pores, aussi coléreux que  
le roi Lear et puéril autant ; les Mahométans nous  
donnèrent Allah qui punit par le feu, mais récom-  
pense par la chair : un dieu ironique, « falstaffien »,  
au sang chaud, sorte de boute-en-train au sérail  
céleste ; le christianisme nous apporta le symbole  
du Calvaire avec son dieu décoloré, cloué entre  
deux larrons, — spectacle qui implique cette vérité,  
c'est qu'en premier lieu viennent la loi et l'ordre  
— prenez-en note, voleurs et dieux mendiants.

L'Olympe constituait une aristocratie ; sub-  
limes, cruels, sataniques et miséricordieux — ces  
surhommes et ces surfemmes de l'imagination  
grecque se basaient sur la vie même ; ils personni-  
fiaient des passions et des aspirations réelles,  
bulles projetées de tuyaux d'argile par des êtres  
qui aimaient le monde, la chair et le beau. Qu'im-  
porte jusqu'où ces bulles s'enfonçaient dans l'em-  
pyrée ; elles y reflétaient toujours la terre, ses en-  
fers fortifiants et ses douleurs rédemptrices, et  
l'aurole du sexe, — portée non tel un linceul,  
comme dans le mythe chrétien. mais comme un  
vêtement de gloire ; l'Olympe était un lieu de qua-  
lité, le Versailles de l'Imagination et non un Vati-  
can-hospice, un mausolée de cadavres canonisés  
ou une assemblée béatifiée de négateurs de virilité.

Il faisait beau dans l'Olympe. Il y sentait, bon ;  
point de relents de crânes ou d'exhalaisons pro-  
venant des lits inaérés des houris d'Allah ; point  
d'anges insipides, insexués dont l'éternité se passe  
à dire au bon Dieu l'heure qu'il est. Il y avait de  
l'air et de la lumière sur l'Olympe ; on y élevait la  
cosmologie à la hauteur d'un sport ; de quelque  
côté que l'on se tournât, on rencontrait le Beau.  
Toutes les portes auxquelles on frappait ouvraient  
sur l'Infini. Tout degré gravi sur ces hauteurs sem-  
blait une lévitation magique.

Mystérieuse, suggestive, équivoque, — en pas-  
sant par le grand mythe grec. l'Imagination pro-  
jette ses flammes colorées du zénith au nadir.  
Toutes choses sont fécondes sur ces hauteurs ; la  
mort y est la seule chose inconcevable. Mais  
Homère, Eschyle, Platon, Sophocle ont été là avant  
vous ? n'importe : dans ce monde-là tout poète est  
un pionnier ; les yeux de ces dieux n'expriment  
jamais la même chose, leurs cerveaux ne se concen-  
trant jamais dans la même direction.

Mosaïques géantes d'une race disparue ! Com-  
bien de millions d'êtres ont collaboré à l'évolution  
de vos rêves ? quel esprit a placé la première teinte  
de cette merveilleuse vision sur la palette de la  
Réalité ? qui fut le Rembrandt dont le cerveau con-  
tenait la goutte d'eau transfigurante ? quel Phidias  
cisela de son rêve fragile le front d'Apollon ? quel  
Michel Ange dessina dans une extase d'imagina-  
tion cet Olympe coiffé d'éther dont la matrice mys-  
térieuse laissa échapper des dieux et des déesses  
doués d'une vie aussi longue que la planète qui les  
enfanta ?

Contre le fond mystérieux de l'Inconnu que dans  
tous les temps l'homme essaya de déchiffrer par  
l'éclair de la pensée, l'Olympe se dresse, laissé in-  
tact par le temps, chef d'œuvre de haut-relief dont  
les figures sont sculptées pour l'éternité ; les larmes  
du Christ, coulant depuis deux mille ans des yeux  
inconnus où il est monté n'ont point noyé ce  
monde enfanté par la pensée antique.

Le Christ vit. Aphrodite règne !

Les dieux de l'Olympe ne constituaient pas un  
corps d'ambulanciers ; l'Olympe n'était pas un dis-  
pensaire ; être amené devant Zeus étendu sur un  
brancard n'aidait pas à pénétrer dans l'immorta-  
lité. Le Paganisme ne cherchait pas à corriger la  
Nature ou à purifier Dieu ; il personnifiait le Réel.  
Envisageant la vie par tous les sens éveillés, il chan-  
tait un amen lyrique ; bondissant du giron d'une  
mère sans âge, il entonnait un hosannah au soleil.

Le Paganisme était dynamique ; il prit le parti  
de l'atôme éternellement palpitant contre le Nir-  
vana glacial ; le tombeau lui était occasion de jouer  
victorieusement des cymbales ; il se serait livré à  
une orgie dyonisiaque sur le Golgotha et autour  
de celui qui fut attaché à ce Caucase de bois, il  
aurait tressé des églantines ; sur la couronne d'é-  
pines, il eut épandu des feuilles de roses. Il jouait  
aux dés avec le Destin, qu'il savait être un tricheur ;  
perdre ou gagner — peu importait ; avoir vécu et  
joué la pièce jusqu'au bout — voilà la gloire ! La  
Puissance et la Beauté, l'Extase et la Passion, un  
diabolisme souriant, le sentiment d'une joie qui se  
délacte en elle-même — telle était la métaphysique  
païenne.

Digne entre le temps et l'éternité, l'homme re-  
çoit le reflet de l'un et de l'autre ; il est l'appari-  
tion corybantique ; sa vie est un délire ; il est un  
dieu au cerveau brûlé ; ses soixante-dix ans consti-  
tuent une débauche de sentiment et de pensée ;  
ce parvenu fait un geste superbe même aux portes  
de l'enfer ; la vie de l'être le plus terne est encore  
une épopée. Le génie est une démence ; les chiens  
aîlés du Désir ont planté si avant leurs griffes en  
nos âmes que nous en avons la rage. C'est ainsi  
que je conçois l'âme grecque et les dieux qui trô-  
naient sur l'Olympe en sont la multi-incarnation.

\*\*\*

Comparez cette idée luxurieuse de l'homme  
aux rêves pelucheux de nos snobs es théologie ; les  
étoiles logées en mon cerveau, les éclairs empri-  
sonnés en mes veines ; les passions encloses en ma  
virilité — tout cela n'est plus que péché.

La Force git sur un lit et suce une mamelle  
tarie ; la Beauté frappe à la porte de Mammon ; le  
sang empoisonné du Christ coule de blessures  
pour lesquelles il n'est aucun remède ! Valait il la  
peine d'avoir contemplé Aphrodite sortant de  
l'onde et secouant au vent les tresses de sa cheve-  
lure — d'avoir tenu compagnie aux satyres et aux  
faunes ou d'avoir poursuivi Diane à la course, pour

être interné dans une crèche, précipité sur un charnier ou barbotter dans la sueur de la peur.

De l'Olympe transtellaire, nous sommes tombés à un établi de charpentier; au lieu de nous entretenir avec des dieux, force nous est de subir les querelles d'eunuques gargantuesques; le casque charbouillé du salut a pris la place de l'antique couronne de lauriers; la coupe jadis remplie d'ambrosie s'est transformée en un calice où l'on peut déguster à petites gorgées le sang d'un dieu apocryphe. Pégase est devenu l'âne du dimanche des Rameaux. Jason moderne est un missionnaire qui tend des pièges aux infidèles, les barbares qu'il tond lui fournissent une toison dont la conquête n'offre aucun risque; les amphores bacchiques, aux flancs ornés de rites joyeux et mystiques ont été détronées par un bol consacré, où l'Ignorance trempe le bout de ses doigts malpropres.

Le christianisme a amputé la Vie à son nombril; il a mis en eau le lait des seins d'Aphrodite; il a versé un sceau d'ascétisme sur Apollon; il a couronné Pan d'épines.

\*\*\*

Mais voici que les neiges fondent sur l'Olympe. Dans les veines du temps court la semence des anciens dieux, qui s'incarnent de temps à autre sur la terre; les religions sont des épidémies passagères, mais le Paganisme est aussi immortel que la Matière, aussi indestructible que le Sexe, aussi éternellement légitime que la Sensation.

Du milieu des flots empourprés des temps à venir, voici que mon regard prophétique voit Vénus la divine, apparaître; sur sa poitrine, elle presse Eros — le Christ né de nouveau, régénéré, paganisé.

C'est le second avènement!

Benjamin de Casseres

Qu'importent les luttes personnelles!

LES LUTTES personnelles sont déplorables, mais inévitables. Quand de pareils con-

flits surgissent — motivés par la supposition que tel individu influe sur une déviation, ou par une bonne ou une mauvaise intention, suppositions qui se changent en attaques, auxquelles l'attaqué répond, attaquant à son tour, chacun usant et abusant des moyens de publicité à sa disposition — il arrive qu'on révèle les tendances ataviques au sectarisme latentes au fond de l'être humain. Au spectacle de cette lutte à coups de bec injurieux et de la dignité humaine abaissée au niveau de la fureur coutumière aux coqs de combat, les uns se déclarent pour celui-ci et les autres pour celui-là, ce qui prolonge la lutte dans le milieu et crée des partis personnels.

CONTRE CES ÉVÈNEMENTS aussi funestes qu'inévitables et qui proviennent d'un manque de culture ou de maîtrise de soi ou encore de l'absence de critérium certain, il ne reste qu'à s'armer de raison et à calmer prudemment ceux qui s'agitent.

\*\*\*

CECI POURRA SE FAIRE en leur démontrant que l'essence ou l'évidence d'une vérité, d'un fait expérimental ou d'une induction rationnelle ne dépend pas de l'abondance ou du manque de prestige de tel ou tel et qu'il convient de laisser les adversaires régler entre eux leurs différends sans se donner en spectacle.

ET SI, MALGRÉ TOUT, on ne réussit pas, au « bon anarchiste » — et par là j'entends celui qui est pour lui-même dieu et maître, loi et législateur, souverain et sujet, par suite absolument ingouvernable et rebelle à toute autorité; au bon anarchiste, il ne restera qu'à suivre son chemin, s'écartant de ce nouvel obstacle et n'en faisant jamais un sujet de discussion.

Anselmo Lorenzo

L'Égoïsme.

IL constitue le fond de toute mentalité animale. Il est légitime étant nécessaire; « légitime » — le pittoresque langage! — en vérité notre langage s'adapte mal aux réalités. J'entends dire que primordial et indiscutable, il est par delà notre bien et notre mal; il est. Nous l'apercevons sous des formes variées qui se réduisent à deux types essentiels; et c'est ce qui nous a permis d'imaginer le conflit de l'altruisme et de l'égoïsme: égoïsme du faible, altruisme du fort.

Le faible est avare, intéressé, étroit d'esprit. — Qu'est ce qu'un faible? un être pauvre en forces; le pauvre peut-il donner, s'offrir le luxe d'être généreux, dépensier, prodigue? Non. Il ménage les moindres deniers, il guette àprement l'occasion d'accroître son pécule infime; il est — et il a sans doute raison, se repliant continuellement sur lui-même et tirant parti de tout pour subsister — aux antipodes de l'altruiste.

L'altruiste? C'est celui qui se donne, se dépense, est prodigue de lui-même, ce qui montre qu'il a les moyens de l'être; l'altruisme n'est que la forme logique de l'égoïsme du fort. Bonté, générosité, dévouement, abnégation sont caractéristiques de force et de santé; c'est un égoïsme dont les joies sont supérieures, car non-seulement elles augmentent la vitalité de celui qui les éprouve, mais encore elles provoquent chez d'autres un accroissement de vitalité. — Le mot « supérieur » n'a ici nulle valeur morale; c'est supérieur par rapport à la vie qu'il faut comprendre. Le fort a-t-il quelque mérite à être fort? On ne peut l'admettre que lorsqu'il s'agit d'une individualité qui s'est fortifiée par sa volonté. Et encore le strict déterministe pourra-t-il protester. Laissons-le à sa casuistique.

Ainsi que la volonté il semble que l'égoïsme est modifié par l'hérédité, l'éducation et par des maladies spécifiques. Retenons-le pour nous expliquer ces monstruosité: l'indiv. du fort et basement égoïste, et cette autre que nous admirons: le faible, raffermi par sa conviction, devenant altruiste — héroïquement.

Le Rétif

Parce que je te considère comme mien.

PARCE QUE je te considère comme mien, je m'intéresse à toi. Parce que je

sais que je puis compter sur toi dans les heures difficiles, ou sur tes caresses quand parlent mes sens, ou sur ton savoir quand mes propres lumières défont, ou sur ton appui matériel quand je me trouve à bout de ressources, ou sur ta sympathie quand je m'embarque dans quelque aventure de ton goût. Parce que tu es *ma propriété*. Parce que tu m'appartiens et que je puis faire fond sur cette possession. Parce que toi aussi tu me considères comme *tiën* et comme *ta propriété*. Je te désire toutes les félicités souhaitables. Et parmi celles-ci, la félicité de la libération individuelle qui est le bonheur le plus grand qui se puisse concevoir. Je te souhaite d'être libéré des chaînes du passé et des engagements du devenir. Je te souhaite d'être affranchi des règles de conduite irrévisables et de la crainte de vivre. Je te souhaite d'être délivré de la recherche de l'approbation d'autrui. Je te désire belle, forte et voluptueuse, ô ma camarade. Je te désire vigoureux, audacieux et sensuel, ô mon camarade. Je désire te voir un pli dédaigneux sur les lèvres lorsqu'en ta présence on parle des luttes politiques et des compétitions commerciales de ce monde. Et je veux m'employer de toutes mes forces à ce que tu sois ou deviennes tout cela. Non pour *toi*, mais pour *moi*. Parce que j'y trouve *mon plaisir*. Plus tu montes vers les sommets de l'autonomie personnelle, plus tu te montres assoiffé de vivre, plus tu vis indifférent aux banalités qui font s'agiter les masses, plus je te sens *mon camarade*. Et je ne demande pas de toi que tu me traites autrement.

E. Armand

**Les Reactions des êtres.** La Vie est le produit de la réaction du Milieu intérieur d'un Être avec le Milieu extérieur.

Un Être donné peut être considéré comme plongé dans un milieu comprenant deux catégories : la première est l'ensemble des circonstances chimiques et mécaniques ; l'ambiance, la 2<sup>e</sup>, est composée des autres êtres vivants.

L'Être est déterminé dans sa forme et ses mouvements par l'ambiance, mais il peut en certains cas réagir contre elle. Cette réaction hostile se produit de même vis à vis du monde vivant qui l'entoure, et ce mouvement de recul est nécessaire à la conservation de l'individu ; lui seul le protège contre les influences nocives. Nous pouvons appeler cette sensation Avertisseuse, en étendant le mot Haine.

Mais la Vie de l'individu n'est pas seule en cause ; et de cet intérêt est né le besoin sexuel, l'AMOUR. Ses multiples transformations forment les sentiments affectueux de l'Être.

Ainsi l'activité vitale se divise en deux besoins : conservation individuelle assurée par la haine, conservation de l'espèce assurée par l'amour.

J.-J. Thomasset

**En passant...** JE fus la marche qui te porta d'un vieil amour à un nouveau ; moi qui pourtant t'aimais, et toi seul. Fût-ce moi qui changeai ou toi ? Maintenant que tu es sur un sol ferme avec ton amante véritable, — ô pauvre pierre, mon cœur, que la marée te recouvre.

J'ÉTAIS un puits dans le désert. Passant, tu apaisas ta soif. Mon eau était saumâtre, dis-tu ? Tu la trouvas douce, cependant. Mais maintenant que tu t'étanches et te baignes dans le fleuve bienfaisant, les sables peuvent bien dessécher le puits à jamais !

GEORGINA B. PAGET

**Avec Rodin.** Rodin est souvent plus préoccupé du symbole que du sujet. Il a sculpté la tête d'une jeune femme emprisonnée jusqu'au cou dans un bloc de marbre. Il l'a baptisée "La Pensée" — une pensée qui lutte pour s'exprimer, sans mains pour s'assister et vouée à l'inaction comme quelqu'un privé de pieds. Prenez encore "l'Illusion, fille d'Icare" un ange à l'aile brisée, dont le visage git prostré sur le dur terrain des faits. Nul de ces essais ne peut, à mon avis, être qualifié d'heureux, simplement parce que l'effort qui y a présidé, étant purement intellectuel, surpasse l'art du sculpteur. Deux lignes de Goethe sont plus expressives que tout cela :

*Toutes les choses éphémères ne nous sont envoyées que comme des symboles ;*

*L'insuffisance terrestre mène à l'événement...*

Rodin réussit mieux quand il nous expose que tous les artistes sont nécessairement religieux "par nature".

Il n'est pas un bon sculpteur, dit-il, qui puisse modeler une figure humaine sans se préoccuper du mystère de la vie ; les variations des types individuels le reportent toujours au type immanent ; il est perpétuellement conduit de la créature à ce qui la crée... Les meilleures œuvres d'un artiste doivent, pour ainsi dire, être baignées de mystère. Voilà pourquoi nombre de ses statues ont la main ou le pied encore emprisonné dans un bloc de marbre ; la vie est partout, mais elle parvient rarement à son expression complète comme l'individu à sa liberté complète.

Rodin raconte comment, jeune homme, il fut séduit par la beauté sereine et typique des œuvres de Phidias. Ce ne

fut que plus tard, après sa première visite en Italie qu'il commença à apprécier les efforts torturés de Michel-Ange. Le grand Florentin, selon lui, fut le plus grand des sculpteurs gothiques. Comme tous les grands créateurs, Rodin est un critique des plus enthousiastes ; c'est en termes sans équivalents qu'il décrit les Grecs, ses maîtres. La conception courante est que les Grecs de la meilleure époque traitèrent leurs sujets avec une vénération divine ; ils montraient leur respect en ne dévoilant qu'une partie du visage humain. Tout en admettant qu'il y ait une légère part de vérité dans ce point de vue, Rodin insiste sur cette idée que ce qui présida à leur œuvre la meilleure fut un esprit d'intense sensualité. La forme humaine, prétend-il, n'a jamais porté un peuple à pareille tendresse des sens. L'extase même de la joie sensuelle semble être répandue sur toutes les parties des corps qu'ils modelaient. Quiconque s'est arrêté pour considérer les petites sculptures de femmes aux draperies collantes qui ornent la balustrade du temple de Niké Aptéros tombera d'accord avec Rodin. Le désir passionné est l'âme même de l'art plastique des Grecs.

Rodin possède plusieurs ateliers, à Meudon, son domicile, et à Paris. Celui qu'il préfère est le vieil et fameux hôtel Biron qui fut employé des siècles durant comme couvent du Sacré-Cœur. Ouvrant sur le jardin est l'immense pièce que Rodin a réservée pour le dessin et le modelage de la forme féminine. Mais laissons-le parler tout seul sur un sujet qui lui est cher. Gsell lui demande : "Est-il facile de rencontrer de beaux modèles ?" — Rodin répond : "Oui." — "Le corps garde-t-il sa beauté longtemps ?"

— Il change sans cesse comme un paysage selon le cours du soleil. L'éclat parfait de la jeunesse, la période fleurie où le corps frêle est aussi gracieux que la tige d'un lys ne dure que quelques mois... La jeune fille devient femme et sa beauté change de caractère — encore admirable, elle n'est peut-être pas aussi aimablement pure.

— Croyez-vous que les grecques étaient plus belles que les femmes modernes ; avez-vous des modèles aussi beaux que ceux qui posaient devant Phidias ?

— Aussi beaux, certainement. Les jeunes italiennes possèdent toutes les particularités du meilleur type grec ; la caractéristique essentielle en est que les épaules soient aussi larges que les hanches.

— Et nos femmes de France ?

— En-général, comme les Allemandes et les Russes, leurs épaules sont étroites et leurs hanches larges : c'est la caractéristique des nymphes de Jean Goujon, de la Vénus de Watteau, de la Diane de Houdon.

— Quel est le plus beau type ?

— Qui le dira ? Il y a des centaines de beaux types. J'ai modelé de petites danseuses orientales dont les chevilles minces et les contours arrondis exhalèrent une séduction infinie et perverse. D'autre part, l'actrice japonaise Hanako paraissait n'avoir pas un atome de graisse sur le corps ; ses muscles étaient aussi dessinés et fermes que ceux d'un petit fox-terrier. Elle était si vigoureuse qu'elle pouvait reposer sur un pied et maintenir son autre jambe à angle droit avec son corps pendant un temps infini ; elle semblait prendre racine au sol comme un arbre : mais il se dégageait une rare beauté de cette force singulière. Il n'y a rien de plus commun que la beauté pour ceux qui ont des yeux pour voir... Je fais souvent asseoir des jeunes filles sur le sol, rien que pour contempler l'adorable contour de leur buste, ce contour semblable à un vase, amphore sacrée qui contient en elle la promesse de la vie à venir. Regardez cette épaule, j'en ai modelé la courbe une dizaine de fois et on pourrait encore l'améliorer. Souventes fois, la beauté m'accable au point que je me sens prêt à ployer les genoux pour la révéler. N'aurais-je pas raison de dire que son art doit être pour l'artiste une religion... On prétend que l'Art n'a point d'utilité ; il est de la plus grande utilité au contraire ; tout ce qui procure le bonheur est de la plus haute utilité. On ne devrait jamais oublier que nous, les artistes, nous sommes les seuls modernes qui éprouvons de la joie à œuvrer et trouvons du contentement dans notre travail. Chaque ouvrier devrait être un artiste et prendre du plaisir en sa tâche : le maçon, le charpentier, le peintre, tous devraient retirer de la joie de leur effort. Mais avec notre misérable régime de salariat, nous avons presque banni la joie de la vie. Elle reviendra et c'est nous, les artistes, qui la ramèneront. »

Frank Harris

## Le Poète.

ON nous communique l'extrait  
suivant de MARSYAS, pièce en  
un acte, en vers, à laquelle notre ami Dalgara met la dernière main  
et qu'il destine au théâtre de plein air. Trois personnages :

MARSYAS, poète, joueur de flûte et amoureux de CLYDORE,  
jeune nymphe qui excite les convoitises du dieu PAN, lequel reproche  
— dans les lignes ci-dessous — à son élève Marsyas de délaissier la  
musique pour la poésie... et l'amour.

PAN.

Être un joli causeur, un poète amoureux,  
Ciselant des baisers, voilà ce que tu veux.

(Avec un rire strident, où éclate toute  
la matérialité du dieu.)

Et qu'est-ce qu'un poète, après tout, sur la terre ?

MARSYAS.

(Soudainement éveillé, dans une explo-  
sion de lyrisme et d'orgueil.)

Un poète ? C'est un merveilleux solitaire,  
Un oiseau sublime, à nul autre pareil,  
Puisqu'il peut dans ses vers capturer le soleil !  
Un pèlerin du rêve, un bâtisseur de charmes,  
Qui pleure avec des mots et chante avec des larmes,  
Et mélange à son verbe un don mystérieux  
Puisé dans l'infini des terres et des cieux :  
Dans le frisson des nuits et les clameurs d'aurore  
Dans la pluie vibrante et la forêt sonore,  
Dans les voix, les soupirs, les souffles réunis,  
Dans le frémissement et la chanson des nids,  
Dans toute la nature et dans chaque parcelle  
Capable d'enflammer sa divine étincelle ! ...  
Un poète ? ... Mais c'est un charlatan, si fort,  
Qu'il déguise ses tours dans un grand filet d'or,  
Un sorcier dont l'esprit, flamboyant de souplesse  
Passe au fil d'un bon mot l'Orgueil et la Richesse  
Ou, d'un coup de baguette à la rime emprunté,  
Pour en faire un trésor fleurit la Pavrette ! ...  
Que dirai-je ? ... Ici-bas, envers de l'absolu,  
C'est celui qui vous brode un peu de superflu  
Pour que votre âme, au moins — l'âme des auditoires —  
Retrouve sa fraîcheur au fond de nos histoires,  
Afin que se grisant de clartés et d'air pur  
Elle monte à son tour et s'élève en plein azur ! ...  
Ah ! riez, blasphémez contre nous, votre rage  
Est encore le plus sûr aliment du courage,  
Le carquois où la flèche aspire avant son vol  
Pour la dissiper mieux la bêtise du sol.  
Un poète, un amant ? ... Eh bien oui j'aime, j'aime !  
Qui cède un pur amour mérite l'anathème.  
J'aime de tout mon cœur et de tout mon espoir  
La dryade qui s'offre aux baisers, dans le soir,  
La nymphe aux joyeux airs, célébrant dans ses courses  
La fraîcheur des sous-bois et la fraîcheur des sources.  
Et la malade aussi ... Ma seule ambition  
La voilà : Poursuivre et chanter la Passion  
En de beaux vers où le Merveilleux qui s'amuse  
Entraîne quelquefois tout l'esprit de ma Muse !  
Un poète : un causeur, dont les mots, par bouquet,  
Voligent plaisamment à travers son ci-quet ?  
Eh bien tint pis ! Ces mots, volets, je les adore,  
Je les glane partout, ils sont ma mandragore  
Au doux oubli, ma part de ciel calme au matin  
De mes jours, mon cantique à la vie, un jardin  
De fruits neufs où je pille aux hasards de la route  
Les grappes du Destin. Si l'herbe tremble toute  
Meilleure est la moisson ; si l'air est étouffant  
Le trône de la brise a des sanglots d'enfant ;  
Si la mer, au lointain, comme une chevelure  
Palpite au vent du soir ; si tout chante, murmure  
Et glisse autour de moi, tandis qu'à l'horizon  
Les brouillards alourdis flottent sur le gazon,  
Alors je m'aperçois qu'au fond de toutes choses  
Le lyrisme des mots fait éclore des roses !  
.....

Louis Dalgara

Ce que nous appelons *vérité*, c'est à dire ce qui conduit vers une activité florissante et par conséquent à la conservation de la vie est tout simplement la correspondance exacte des circonstances subjectives avec les circonstances objectives. L'erreur, au contraire, qui entraîne à l'échec et par suite à la mort est l'absence de cette correspondance exacte.

Herbert Spencer

## Opinions et documents.

L'inutile production. Le monde n'a pas besoin actuellement de plus de littérature qu'il a. Il n'a pas besoin de livres écrits en vue de constituer des monuments littéraires. Il n'a pas plus besoin d'« art pour l'artiste » que de romans habilement imaginés, de modèles de style ou autres productions raffinées manifestant uniquement le talent de leur auteur.

Sous le régime actuel, la bonne littérature est l'apanage d'une fraction infime de l'humanité ; jamais la grande majorité des hommes n'admira les chefs d'œuvre de la peinture ; un petit nombre seul peut entendre de la belle musique. Les œuvres d'art existent pour ceux qui justement n'en ont pas besoin.

A quoi bon ajouter au stock déjà existant ?

Rien ne paraît aussi insensé que l'ambition de l'homme à la recherche de la renommée et dont tout l'effort tend à se créer une place dans la littérature en écrivant des romans ou des poèmes. Qui les lira ? Calculez le nombre de personnes atteintes par le romancier le plus en vogue de sa génération. Dénombrer les lecteurs des auteurs se vendant le mieux. Comparé à la vaste armée de ceux qui sont condamnés à ne rien lire du tout, le total en est si insignifiant qu'il en semble ridicule. Prenez l'écrivain du livre répandu jusqu'aux frontières extrêmes du monde qui lit ; couronnez-le des misérables lauriers dont de bavards critiques peuvent orner son front, qu'en résultera-t-il ? Le vaste monde des humains n'en aura tiré aucun profit. C'est une coquille de noix imperceptible errant sur l'océan infini de l'espèce. Le monde réel, le monde des travailleurs va son chemin et n'entend jamais parler de lui.

Tout cela est de la force gaspillée en pure perte. Jusqu'à ce que les hommes soient affranchis, le monde n'a pas besoin de productions littéraires nouvelles, de peintures nouvelles, de poèmes nouveaux. Mieux vaut avoir dit un seul mot en faveur de l'émancipation de la race qu'avoir composé le plus grand roman de son époque. ... Passer à quel'un deux brochures de propagande vaut infiniment mieux que peindre un tableau qui remportera la médaille d'honneur du Salon.

La masse totale de la littérature périodique, 99 p. 100 des romans et 97 p. 100 des poésies en vogue sont des rebuts et des non valeurs.

Hors la quote part que nous fournissons à la cause humaine, il n'est rien qui vaille. Et à la fournir on ne retire pas d'honneurs ! Quiconque a donné ce qu'il avait à donner a fait autant que le plus fameux d'entre les hommes. S'il vit dans un village reculé et meurt ignoré même de ses voisins, il a accompli un labeur plus grand que les artistes en littérature dont le nom est célèbre d'ici aux tropiques.

Non ! le monde n'a pas besoin d'œuvres littéraires nouvelles. Tout ce qu'il demande, c'est que les trois quarts de sa population, condamnée actuellement à la douleur, aux ténèbres et à la misère aient une chance de connaître la vie comme elle mérite d'être. Et jusqu'à la venue de ce grand bouleversement, il n'est rien d'autre sur la terre qui vaille la peine qu'on y pense !

(The Coming Nation.)

Charles Edward Russell

Une « communauté »  
moniste.

... J'AI sous les yeux un des « Sermons monistes » que le professeur de chimie bien connu Wilhelm Ostwald, le président du brillant congrès moniste de 1911 (à Hambourg), publie hebdomadairement. Il est intitulé : « Une communauté moniste ». Par communauté, le professeur entend : « un établissement où des hommes en communion de pensée se réunissent — pour vivre ensemble dans des conditions extérieures modestes, — pour y

être délivrés des soucis journaliers que la vie quotidienne impose à l'individu... « De cette façon, chacun pourra se livrer à son labeur particulier et développer ses facultés sans la moindre entrave — selon que l'y mènent ses préférences ou qu'il se sent doué pour telle ou telle production ». Des membres de la « communauté » s'occuperaient de l'entretien, des soins journaliers de la maison, des relations avec le dehors — choses peu importantes en soi, mais insupportables pour certaines personnes telles que les artistes et les savants. Suivent d'autres dispositions. L'alimentation proposée diffère absolument de l'alimentation azotée (y compris la viande) si vantée aujourd'hui. C'est ainsi qu'une grande partie des maladies dont on rend responsables la fièvre et la hâte contemporaines serait due à l'alimentation actuelle, laquelle est inadéquate au but visé. L'auteur expose ensuite qu'un homme accomplissant un fort travail journalier peut parfaitement se sustenter en dépensant de 70 à 80 pfennings [80 cent. à 1 fr] par jour. Il va de soi que dans la « communauté », il n'y a pas de place pour la coquetterie dans le vêtement, pour le luxe dans l'habitation, pour tous les produits industriels n'ayant ni but ni signification. Parmi les adhérents s'en trouvent plusieurs aptes et disposés à dispenser une instruction élémentaire, de sorte qu'une école pourrait être créée dans la colonie, — une école où la jeunesse serait élevée bien plus rationnellement, joyeusement et efficacement qu'à l'école publique, telle qu'elle a été comprise jusqu'ici »...

(Der Sozialist.)

C'EST là une des tares de nos mœurs modernes que l'amour y soit devenu un marché. La beauté y a bien moins de valeur que le désir inspiré, la convoitise y est immédiatement taxée ; et dans le monde, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle, tout être, homme ou femme, qui se sent aimé, y prend l'âme affreuse et commerçante d'un marchand de curiosités.

Jean Lorrain

### Correspondance.

... VOUS avez eu bien raison d'insister sur l'absurdité qu'il y a à vouloir défendre les crimes commis sous la fausse étiquette d'anarchisme. Ceux qui entreprennent cette défense peuvent agir par générosité et, à ce point de vue, on peut l'admirer, mais c'est désastreux pour une cause que je considère comme idéale et noble, si par ailleurs je la considère comme utopiste.

Je n'ai jamais rencontré d'esquisse de l'état social tel que se l'imaginent les Anarchistes individualistes. Parfois, j'ai vu admettre que la mentalité actuelle de l'humanité ne se prêterait pas à pareille réalisation. ... Des hommes parmi les plus nobles et les meilleurs pourraient peut-être (?) vivre sans autorité autre que celle qui s'établit immédiatement et invariablement dès que collaborent deux êtres, autorité se basant sur une supériorité d'ordre moral.

Mais si la possibilité de collaboration est douteuse, même quand il s'agit de personnalités exceptionnelles comme vaiseur morale, — les essais d'anarchisme pratique ont toujours échoué, — comment peut-on envisager une forme sociale basée sur l'absence d'autorité avec les hommes tels que nous les connaissons, 999 sur 1.000 ?

L'homme est et demeure ce qu'il était à sa naissance. Il n'est pas d'éducation qui puisse changer autre chose que la surface. « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Il y aurait pourtant une façon d'aboutir, ce serait de procéder comme on opère pour les animaux domestiques et les légumes, par « sélectionnement ». Mais, pour justifier ce procédé, ne faut-il pas être tout l'opposé d'un anarchiste individualiste ?

Dr A. Robertson Prochowsky

### Les livres.

Les Paraboles cyniques. — Nul plus que moi n'apprécie l'œuvre de Han Ryner, réaction et protestation vigoureuse sur la littérature souvent superficielle de notre époque. C'est l'appréciation de cette œuvre que j'ai voulu souligner en participant à l'élection du prince des conteurs, puérilité fort au-dessous de la valeur intellectuelle de l'auteur de « l'Homme-Fourmi », du « Crime d'obéir » et des « Voyages de Psychodore ». D'ailleurs, je ne me fais pas à la qualification de conteur appliquée à Han Ryner, philosophe et moraliste capable de développer, en charmant le lecteur, en dix pages quelque proposition à l'ordinaire sèche et froide. Ceci dit, revenons aux « Paraboles cyniques », où nous voyons réapparaître le Psychodore des Voyages et triompher de ses interlocuteurs — avec trop de facilité peut-être — dans nombre de problèmes moraux qui nous ont déjà inquiétés ou que nous nous posons quelque jour. Et les solutions de Psychodore sont intéressantes à méditer. (\*)

La Fée aux Oiseaux. (\*\*) — Avec La Fée aux Oiseaux, M<sup>me</sup> Marguerite Berthet nous emmène dans le pays de la Féerie, un pays tout de fraîcheur et de naïveté, où nous redevenons enfants. Tous les contes qui ont bercé notre prime jeunesse et d'autres entendus plus tard se trouvent rappelés dans ces vers — légers — et nous gardent sous l'illusion cinq actes durant. Pourquoi faut-il que l'éblouissement finisse et que nous nous retrouvions dans la vie, où ni l'utile ni le beau ni le pur ne triomphent nécessairement.

Modern Science and Anarchism. (°) — A l'occasion du 70<sup>me</sup> anniversaire de Kropotkine, le groupe de « Freedom » vient d'éditer ou plutôt de rééditer ce petit livre sous une forme plus complète que l'édition américaine de 1908. Nous sommes pleinement d'accord avec l'éminent penseur russe en ce qui concerne la partie critique et historique de son exposé, mais où nous ne comprenons plus, c'est quand il attribue aux anarchistes individualistes je ne sais quelle intention de rétablir l'État — leur mortel ennemi — après l'avoir détruit !. Je ne vois pas pourquoi une société à la Tucker serait plus difficilement réalisable qu'une société communiste ; je crois qu'elle le serait davantage, étant plus humaine.

What Tolstoy taught. — Dans ce livre de 270 pages Bolton Hall a résumé tout l'enseignement de Tolstoy et ce non point en un commentaire aride ou une interprétation fantaisiste, mais bien à l'aide d'extraits heureusement et loyalement choisis dans l'œuvre du philosophe de Yasnaja Povoliana ; ceux de nos lecteurs qui connaissent l'anglais et n'ont pas à leur disposition les études philosophiques de Tolstoy en auront, en lisant cet ouvrage, un aperçu satisfaisant. (1 doll. 50 cents, chez Huebsch, 225, Fifth Avenue, New York.)

LA DISCUSSION. — Sous le titre Progrès ou Recul, quatre pages qui feront réfléchir et qu'on fera lire utilement. Il faudrait encourager l'éditeur de ces feuillets qui paraissent à des intervalles trop éloignés : Raoul Georghet, 81, av. du Moulin de Saquet, Vitry (Seine.)

E. A.

(\*) 3 fr. 50 ; — (\*\*) 2 fr. ; — (°) 2 fr. 25, relié. (Prix à nos bureaux.)

### Avis

### Important

Nous expédions chaque fois que paraissent *les Refractaires* un certain nombre d'exemplaires à titre de *spécimens*. Comme *les Refractaires* sont une initiative purement individuelle, comme leur budget n'est alimenté par aucune caisse occulte, comme ils ne peuvent paraître que grâce aux abonnements et souscriptions qu'ils reçoivent, nous prions instamment les personnes auxquelles notre recueil ne conviendrait pas de nous la renvoyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de le remettre au facteur sans déchirer la bande et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur abonnement nous épargne les annués inséparables des formalités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 50 de frais qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achevé d'imprimer le 12 février 1913 à 2.400 exemplaires.

Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant : R.-C. HUREAU.

